

878  
Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXX<sup>e</sup> ANNÉE

# BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME X

N<sup>o</sup> 3

Juillet-Septembre 1908

P. PARIS

Promenades archéologiques en Espagne.

IV. Carmona et les villes des Alcores.

**Bordeaux :**

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

**Lyon :** HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

**Marseille :** PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

**Toulouse :** EDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

**Madrid :** MURILLO, ALCALÁ, 7

**Paris :**

ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



129105

# BULLETIN HISPANIQUE

Tome X, 1908, N<sup>o</sup> 3

## SOMMAIRE

<b>P. Paris</b> , <i>Promenades archéologiques en Espagne. IV. Carmona et les villes des Alcores</i> . . . . .	221
<b>C. Pérez Pastor</b> , <i>Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos XVI y XVII (suite)</i> . . . . .	243
<b>G. Cirot</b> , <i>Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux (suite)</i> . . . . .	259
<b>C. Pitollet</b> , <i>Les premiers essais littéraires de Fernán Caballero. Documents inédits (suite)</i> . . . . .	286
<i>Variétés : Notice sur la traduction castillane des « Évangiles » et des « Épîtres de saint Paul » faite par le Dr Martin de Luçena pour le marquis de Santillane (Mario Schiff)</i> . . . . .	307
<i>Questions d'enseignement : Extrait du rapport de M. E. Mérimée, président du jury, sur le concours d'agrégation d'espagnol et d'italien en 1907, p. 315; — Rapport à M. le Recteur de l'Université de Bordeaux sur une mission universitaire en Espagne (G. Radet), p. 321; — Union des étudiants français en Espagne, p. 326.</i>	
<i>Chronique</i> . . . . .	328

## DIRECTION ET RÉDACTION

- M. E. MÉRIMÉE**, professeur de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.  
**M. A. MOREL-FATIO**, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes-Études, à Paris.  
**M. P. PARIS**, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École municipale des Beaux-Arts.

*Secrétaire de la Rédaction :*

- M. G. CIROT**, professeur d'Études hispaniques à l'Université de Bordeaux (Faculté des Lettres).

*Directeur-Gérant :*

- M. G. RADET**, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres.

*A mon cher camarade F. Pollet,  
membre del 'Instituto  
Afectuosamente  
F. Ray*

## PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

### IV

*A Georges Bonsor.*

#### CARMONA ET LES VILLES DES ALCORES.

« Villa por villa, Carmona en Andalucía ! »

Oui, si j'avais à choisir parmi tant de villes enchanteresses, moi aussi, comme ses fiers habitants, j'élirais Carmona l'andalouse !

Tout plaît et tout sourit dans la blanche cité qui perche et se niche en un pittoresque repli des Alcores. Le radieux soleil qui miroite en reflets dorés aux azulejos des clochers et des coupoles caresse les maisons claires au bord des rues doucement animées, et se joue sur les pavés unis et propres. Carmona, pourvue d'eaux abondantes, entretenue avec amour par une édilité modèle, prompte à tous les progrès de l'hygiène et de la science, coquette et sensible aux attraits des modernes atours, mais fidèle pourtant au passé dont les nobles monuments restent ses plus précieux joyaux, Carmona séduit le passant et le retient par mille charmes ou vifs ou subtils, charme du ciel et du paysage, charme de la ville assise au trône de sa montagne et charme des vastes horizons de la plaine, charme poétique des choses où s'émerveillent les yeux artistes, charme des êtres hospitaliers et bienveillants, charme aussi des vieux, des plus vieux souvenirs, ceux des temps primitifs et ceux des temps romains, que deux hommes de science et d'action ont fait revivre.

Ils ont droit à la reconnaissance de leur ville, à l'admiration des historiens de l'Espagne antique, ces amis que je me plais à nommer et à louer, Juan Fernandez Lopez, Georges Bonsor.

Le premier, comme a dit l'illustre Juan de Dios de la Rada y Delgado, qui les suivit à l'œuvre, « un pharmacien aussi modeste

qu'instruit, le second un artiste jeune et enthousiaste, qui, des bords brumeux de la Tamise, était venu à Carmona à la recherche d'inspirations, de types et de paysages pour ses tableaux. »

D. Juan Fernandez, pur citoyen de Carmona, hérita de longues générations l'amour de la cité natale. La passion des études et des recherches archéologiques lui vint au contact de l'original Francisco Mateo Gago, antiquaire et professeur d'hébreu à l'Université de Séville. Avec son frère, D. Manuel, et trois amis, en 1880, il fondait un journal, *la Semana*, où paraissaient divers articles relatifs à l'histoire de Carmona, et se signalait par d'heureuses fouilles à l'Alcazar de la Vega.

Mais déjà il avait rencontré Georges Bonsor, avec lequel il s'était lié d'amitié; en 1881, il s'associait avec lui pour des explorations de plus haut mérite encore.

Georges Edward Bonsor tient de son père, ingénieur originaire de Nottingham, sa nationalité anglaise; mais nous avons quelques droits à le revendiquer un peu comme un des nôtres, puisque sa mère était Française, puisqu'il a fait une partie de ses études aux lycées d'Albi et de Montauban. Frais émoulu des Écoles des Beaux-Arts de South Kensington et de Bruxelles, il voulut visiter l'Espagne et surtout l'Andalousie, où son père avait construit d'importantes usines. Cet ingénieur, cet homme d'affaires avait des goûts de pur artiste. Carmona, ses monuments mauresques, surtout la Porte de Séville, de forme élégante et si légère, avaient jadis vivement frappé ses regards. Son fils aime à rappeler avec émotion et m'a raconté à moi-même que, comme il était à Séville, en 1880, une lettre de son père lui conseilla la visite de la cité prochaine. Il vint et fut conquis; Carmona est depuis lors sa patrie d'adoption. Il partage son affection et sa vie entre le Musée qu'il y fonda de concert avec M. Fernandez, et le castillo voisin de Mairena, dont il est récemment devenu le seigneur et dont il a relevé pour les animer d'une vie nouvelle les rudes et fortes tours.

\*  
\* \* \*

A Mairena, M. Bonsor est l'archéologue des Alcores. C'est là

qu'il faut visiter sa collection particulière, collection très précieuse, dépouille des stations primitives et des antiques sépultures où dormirent de longs siècles les premiers aïeux.

Sur toute la chaîne accidentée des collines hautes, qui depuis le rio Guadaira jusqu'au rio Corbon bordent l'immense et plate vega, s'élèvent les grands tertres-acropoles, sièges des plus antiques villes disparues, la *mesa* de Gandul, la *tablada* de Viso, et s'égrainent les *motillas* plus modestes qui signalent les nécropoles, à Alcaudete, à Bencarron, Santa Lucia, l'Acubchal, Santa Marina, la Cruz del Negro, et tant d'autres.

La Table de Gandul, le plateau de Viso, Carmona, c'étaient les cités indigènes qu'occupèrent peut-être pendant une longue période des colons venus de l'Afrique punique, et qui plus tard — la chose est certaine du moins pour Carmona — devinrent d'importantes cités romaines. Mais, pour connaître ainsi qu'il conviendrait les ruines qui se cachent on ne sait à quelle profondeur sous la terre de Gandul ou de Viso, ou sous les maisons de Carmona, il faudrait des fouilles longues et très dispendieuses que ni M. Bonsor ni la Société archéologique de Carmona n'ont pu songer à entreprendre.

Entre ces villes, au pied des Alcores, partout où la sierra se vallonne en *puertos* ouverts aux flancs des hautes collines pour laisser passage aux eaux des sources trop rares, et de-ci de-là sur les terrasses plus fraîches et les champs en pente douce, se dispersaient les fermes et les menus hameaux. Pas à pas, M. Bonsor a cherché les traces des maisons à la surface du sol, retrouvé les pierres, les tuiles et les tessons de céramique qui, depuis les premiers occupants jusqu'aux colons de Rome, ont marqué les établissements des cultivateurs de blé de la vega, ou des cultivateurs d'olives de la montagne. Mais, malgré tous ses soins d'observation attentive, M. Bonsor n'a que rarement réussi à retrouver le plan précis d'une de ces maisons de laboureurs ou de presseurs d'huile. Heureusement il n'est pas bien téméraire de se figurer la ferme antique pareille au cortijo d'aujourd'hui, et la vie dans les Alcores très semblables à celle que M. Bonsor a décrite avec saveur. Et je m'imagine qu'ils sont les vrais descendants, les vrais héritiers des vieux paysans

d'autrefois les paysans d'aujourd'hui qui poussent leurs char-  
ruées de forme millénaire dans l'immense plaine à blé. Cin-  
quante ou soixante paires de bœufs alignés, se mouvant d'un  
pas égal et lent, tracent rigoureusement droits des sillons de  
plusieurs kilomètres, tandis qu'un *capataz* à cheval excite et  
surveille le labour. Puis c'est la moisson en pleine canicule ;  
l'armée des coupeurs s'épand sur la mer blonde des épis, à  
l'infini, et les pailles ardentes tombent au tranchant des  
courtes faucilles dont luit l'éclair sous le soleil de feu. Puis  
c'est l'aire jonchée des gerbes d'or, que foule et brise le galop  
harassé des chevaux liés en ligne. Dans la brûlure des pous-  
sières et de la balle en nuages les jeunes gens demi nus et  
ruisselants, à grands cris, à grands coups de lanières, harcèlent  
la troupe bondissante qui se débat et fuit en cercle.

Et plus tard, en novembre et décembre, alors que la saison  
s'est faite plus clémente, quand le soleil apaisé caresse de ses  
rayons adoucis, mais chauds encore, les feuillages où dort l'olive  
noire, les familles s'affairent dans les vergers à la cueillette des  
fruits mûrs. Les femmes, pour l'œuvre d'agilité garçonnière,  
ont revêtu des costumes virils, pantalon de gros drap brun  
descendant jusqu'aux genoux, bas blancs ou bleus, blouse de  
coton, foulard de couleur croisé sur la poitrine ; un chapeau à  
vastes bords, qu'elles ont tressé elles-mêmes en fibres de *pal-  
milo*, abrite leur tête et leurs épaules. Les hommes, les femmes,  
les enfants, sur les arbres, sous les arbres, pourchassent les  
baies glissantes qui se cachent, ou réunis à l'heure des repas  
autour du foyer improvisé où ronronne la marmite, se grou-  
pent en pittoresques tableaux.

Pourtant les demeures des vivants ne se dérobent pas abso-  
lument à la curiosité savante. M. Bonsor a retrouvé sur une  
terrasse de l'*Acebuchal* (*acebuche*, olivier sauvage) la demeure  
probable d'un colon. C'est une cour pavée de galets, et tout  
autour quatre petites chambres dont les murs sont en pierres  
sèches. Les tessons d'amphores puniques et les débris de  
poteries décorées de zones peintes, qui furent recueillies dans  
ces diverses salles, semblent indiquer une époque récente.

Mais l'*Acebuchal* fut occupé dans des temps plus anciens ; il

y reste un témoin dont la découverte et l'étude font le plus grand honneur à notre ami. C'est la *Roche aux sacrifices*. Figurons-nous, assez haut en remontant la colline, une colossale table de pierre, mesurant 12<sup>m</sup>40 sur 11<sup>m</sup>70, à laquelle est adossée du côté de la plaine une construction quadrangulaire de 9 mètres de long sur 6 de large. Les parois sont formées de grands blocs cyclopéens à peine épannelés. L'intérieur était comblé d'abord, jusqu'à 1<sup>m</sup>50, par une terre où dominait la poterie punique; cette couche était contemporaine de la demeure du colon. Puis, sous un lit de grosses dalles, jusqu'au sol naturel qui se trouvait à 4 mètres de profondeur, était un lit de terre noire, de cendres, de pierres brûlées, d'ossements d'animaux, d'outils en pierre taillée et en pierre polie, de poteries préhistoriques. Cette couche de débris passant sous les murs cyclopéens, se montrait ainsi antérieure à cette construction. Quant à la roche, sa surface supérieure est en plateforme légèrement inclinée vers la plaine; dans les bords s'encastrent, pour unifier le niveau, des blocs aplanis. On accédait au-dessus de la dalle par une pente douce. Tout ne porte-t-il pas à affirmer que sur la roche étaient immolées des victimes destinées ensuite à des festins religieux? Le sang coulait suivant l'inclinaison de la table et se perdait dans la terre voisine aux temps les plus reculés, plus tard dans la terre de l'enceinte, au milieu des résidus des sacrifices et des reliefs des repas qu'on y balayait.

Peut-être ces sacrifices et ces banquets étaient-ils des rites funéraires. La roche se trouve en pleine nécropole, et dans ces lieux sauvages les demeures des morts nous sont bien mieux connues que celles des vivants. M. Bonsor s'est fait l'explorateur infatigable et subtil des tombeaux, et son succès l'a largement payé du soin qu'il a pris d'en sonder le mystère.

Les premières sépultures, situées d'ordinaire sur la pente des rochers, en vue de la plaine, ne se dissimulent pas sous un tertre. Les morts étaient placés accroupis dans des fosses, et, mêlés à leurs os, on rencontre des armes en pierre polie, des outils en silex, des tessons de très rudimentaires poteries.

A la même civilisation, sans doute, se rapportent les silos du Campo Real, le champ de foire de Carmona, et de quelques

autres stations des Alcores, où, dans les caves de leurs maisons, les habitants de très antiques villages avaient coutume d'enfouir ce qu'ils pouvaient recueillir des squelettes de leurs morts abandonnés sans doute longtemps aux bêtes de proie. Au-dessus des restes humains s'entassaient les armes et les outils de pierre ou d'os, les menus objets d'argile et les résidus de cuisine, en particulier des os à moelle coupés dans leur longueur, mais pas un seul objet métallique. La céramique a donné des restes de grands plats de terre micacée, quelquefois polis après la cuisson, des plats profonds, enfumés, ayant de petites cornes en guise d'anses, des tessons de grands récipients ornés de chevrons peints en rouge.

La nécropole de l'Acebuchal n'appartient pas seulement à la préhistoire; elle est d'un intérêt encore plus nouveau et plus vif. Là, parmi les oliviers greffés, qui depuis 1830 ont remplacé les oliviers sauvages, les lentisques, les chênes nains et les ronces inextricables, des indigènes mis en fréquents rapports avec les colporteurs venus d'Afrique, peut-être même des colons puniques, brûlèrent et enterrèrent leurs morts dans des fosses qu'ils recouvraient de dalles et surmontaient d'une *molilla* de terre. La fosse contenait, avec les restes du bûcher, des cendres et des os calcinés disposés en couches ou enfermés dans une urne, et, parmi des débris divers, bijoux d'or ou de cuivre, fioles à parfums, assiettes, tessons d'amphores, des objets de pure décoration carthaginoise.

M. Bonsor, avec une méticuleuse patience, a recueilli ou noté jusqu'aux moindres fragments, tel un œuf d'autruche formant une coupe aux bords dentelés, et dans lequel on trouva une poudre rouge, tels de petits morceaux d'os et de plaques d'ivoire où l'on voit gravés des poissons, des gazelles et des bouquetins, des lions, des griffons et même une tête d'homme. Il faut remarquer surtout les débris d'une plaque oblongue en ivoire, creusée en son milieu d'une sorte de godet rond. Ce godet était flanqué de deux tableaux dont l'un est en partie conservé, et que décoraient, découpés à jour, un lion et un bouquetin passant devant des palmiers.

L'hésitation est impossible : cet œuf d'autruche, ces ivoires

sont de fabrication et d'importation punique; on les croirait plutôt sortis des cimetières de Carthage que des motillas andalouses.

D'ailleurs, ce n'est pas une exceptionnelle fantaisie d'exotisme qui les a réunis par hasard dans quelques tombes de l'Acebuchal. Ce n'est pas non plus le fond de la balle de quelques mercantis africains morts en terre de Bétique, ni le souvenir de deux ou trois colons fidèles au pays natal. Les découvertes ont appelé les découvertes : à Bencarron, sous un grand tumulus à incinération, à Puerto Judio, Santa Marina, la Harinera, à Alcantarilla, sous des motillas plus ou moins hautes, surtout à Cruz del Negro, dans une vaste nécropole à incinération, M. Bonsor a retrouvé toute la même pacotille d'œufs d'autruche, de coquilles et d'ivoires gravés.

C'est, dans sa précieuse collection, un lot de rare importance, et la publication qu'il en a faite en 1898 dans son mémoire sur les *Colonies agricoles préromaines de la vallée du Bétis*, marque une date capitale. On y voit paraître, dessinés en traits menus et précis, tous les animaux et les monstres que j'ai énumérés à propos des trouvailles de l'Acebuchal, auxquels il faut joindre de grands lièvres, des taureaux, des oiseaux, des chevaux, des guerriers et des chasseurs, toutes les figures chères aux imagiers phéniciens.

L'attention se porte avant tout sur une tablette d'ivoire recueillie à Bencarron, où l'on voit un guerrier barbu, de type sémite, casqué d'un grand casque à cimier en brosse, armé de la lance et du bouclier, qui se défend à genoux contre un lion; derrière lui un griffon ailé, un génie bienveillant et protecteur sans doute, lui soutient le bras avec sa patte levée. Un pareil tableau avait-il trait à des croyances ou des rites funéraires? On ne sait qu'en dire, pas plus qu'on ne peut expliquer nettement la présence parmi les cendres des morts, dans des fosses de la Cruz del Negro, de nombreux peignes gravés en ivoire, non pas même de vrais peignes, mais des peignes de *substitution* dont les dents sont simplement simulées.

Les sépultures de l'Acebuchal réservaient d'ailleurs à M. Bonsor d'autres surprises. Sous quelques motillas, le rite

de l'inhumation remplaçait celui de l'incinération. Les squelettes se sont retrouvés presque entiers dans les fosses, que garnissait le même mobilier funéraire. Mais l'étonnement est grand d'apprendre que quatre de ces tombeaux sont des tombeaux de lapidés. Dans trois d'entre eux les fosses, de forme irrégulière, sont creusées dans le roc; le crâne du mort était complètement aplati sous une grosse pierre; dans le quatrième, les maxillaires seuls avaient souffert. Les pauvres gens ainsi tués, ou tout au moins achevés dans leur tombe, ont expiré dans d'horribles angoisses, et tel d'entre eux, tout ramassé sur lui-même, les membres contractés, les mains cachant son visage, a gardé dans la mort la terreur de son agonie. Sont-ce des suppliciés, sont-ce les victimes de quelque tragique et sanglant sacrifice, ou tout simplement des malades qu'une coutume barbare voulait arracher aux suprêmes douleurs? C'est un mystère aussi obscur peut-être que celui qui couvre encore la découverte si fréquente dans les sépultures préhistoriques de crânes percés d'un grand clou.

Si l'on en croit les témoignages de toute la pacotille punique, et si l'on compare le mobilier des diverses tombes et motillas des Alcores, on reconnaît qu'aux peuplades primitives qui occupèrent par exemple le Campo Real de Carmona, succédèrent sinon des colons africains, comme le veut M. Bonsor, du moins des indigènes qui jusqu'à l'époque de la conquête romaine empruntèrent aux Africains beaucoup de leurs mœurs et de leurs coutumes, et s'approvisionnèrent amplement à leur commerce. Les Tyriens, fondateurs de Cadix, seraient d'ailleurs, au dire de M. Bonsor, les premiers importateurs dans la vallée du Bétis de l'industrie phénicienne.

Suivant la nature et le style des objets retrouvés il peut paraître aisé, en principe, d'établir la chronologie des différentes sépultures de la période que nous appellerons commodément punique, et M. Bonsor l'a tenté. Mais la place reste trop largement ouverte à l'hypothèse, tant l'industrie phénicienne semble avoir végété dans la routine et la convention.

La question, d'ailleurs, est loin d'être simplifiée par ce fait qu'aux objets importés par les Tyriens ou les Carthaginois se

trouvent mêlés, dans les stations des Alcores, des objets d'autre origine.

Une céramique indigène fut fabriquée en même temps qu'arrivait la céramique étrangère. C'est celle que M. Bonsor a datée des derniers temps de l'occupation carthaginoise et appelée gréco-punique, car il y reconnaissait les éléments d'une décoration inspirée par les peintres grecs aux peintres de Carthage. Je crois avoir prouvé qu'il faut l'appeler ibérique, car elle n'est ni grecque ni punique, mais seulement imprégnée de très antiques influences grecques, peut-être même mycéniennes, et d'influences carthaginoises. Elle ne prit point, semble-t-il, dans les Alcores, l'importance qu'elle prit dans d'autres régions, et l'on sait que peu à peu s'en retrouvent les débris dans toute la Péninsule; mais elle abonda pourtant « sur les sites des villes préromaines des Alcores, sur les plateaux de Tablada et de Gandul, sur les hauteurs de l'Alcazar à Carmona, dans le bas de l'Acebuchal, à Entremalo et à la partie supérieure des grands tumulus à plate-forme, tels que ceux d'Alcaudete, de Parias et de Vientos ». Le style non plus ne s'en développa point avec l'aisance et la richesse qu'on trouve ailleurs. M. Bonsor n'a pas recueilli de vases ni de tessons du genre de ceux qui foisonnent à Elche par exemple, peints de figures touffues de plantes, d'animaux ou d'hommes. Les potiers des Alcores, comme ceux d'Almedinilla ou d'Orihuela, se sont arrêtés aux motifs linéaires, sans inventer du reste aucune combinaison nouvelle, et les produits de leurs fabriques durèrent longtemps, sans s'altérer à peine que dans le sens de la pauvreté, jusqu'à l'époque romaine. La nécropole romaine de Carmona a donné des vases de formes très simples, ornés tout bonnement de zones et de lignes de diverses couleurs, parmi lesquelles le rouge domine.

Ce qui paraît d'autre part assez étrange, c'est que ces potiers ibériques, qui ont subi l'influence des importations africaines, n'aient rien emprunté à des modèles non moins intéressants à coup sûr, dont des spécimens assez nombreux ont été recueillis autour des tombeaux de l'Acebuchal, je veux parler des vases que M. Bonsor a d'abord appelés celtiques, mais

qu'il a reconnu depuis comme remontant à la dernière phase du néolithique.

La collection qu'en possède M. Bonsor est le vrai trésor du châtelain de Mairena. Non pas qu'elle soit unique; on connaît l'importante trouvaille de Ciempozuelos, près de Madrid, et l'on a maintes fois signalé la décoration de ces plats et de ces coupes sans pied qui ont enrichi le musée de l'Académie de l'Histoire; on sait comment les parois d'argile sombre sont creusées de dessins purement rectilignes, triangles, chevrons, quadrillés, zigzags, où s'incruste une pâte blanche. Mais les récipients de l'Acebuchal sont plus abondants et de formes plus variées. Un grand cratère à forme de calice a 34 centimètres de hauteur et 44 centimètres d'ouverture, les plateaux de plus de 30 centimètres ne sont pas rares; mais on voit aussi, parmi des assiettes et des patères de moindre diamètre, de petits gobelets à boire hauts seulement de 6 centimètres.

La décoration porte surtout sur la face extérieure et la tranche épaisse; malgré la monotonie, elle ne laisse pas d'être assez riche dans la juxtaposition ou l'enchevêtrement de ses dessins anguleux, et les zones ornées laissent assez de fond libre pour éviter le papillotement des courtes lignes brisées et pointillées. Surtout les incrustations blanches éclairent heureusement la terre polie et sombre, qu'égaient à peine, par places, des coulées rouges. Ce sont les produits d'une industrie très avancée dont la technique a toute sa maîtrise, dont le style est devenu pour ainsi dire classique. On s'en convainc à comparer les vases de Ciempozuelos et de l'Acebuchal avec les vases de pâte et de forme analogues que l'on a trouvés, par exemple, dans les nécropoles d'Orihuela ou dans les cryptes portugaises de Palmella. A Orihuela, les bols, les assiettes, les calices sont lourds, assez épais et de terre impure, mal cuite; la surface ne porte aucun ornement ni gravé ni peint. A Palmella, les formes sont plus fines, les surfaces mieux équilibrées et polies, le décor est abondant et touffu, mais moins riche et simplement imprimé en creux ou au pointillé, sans incrustation crayeuse.

Quoi qu'il en soit, bien que l'origine n'en soit pas douteuse,

L'on ne peut pas, à l'examen des gravures et des incrustations de figures si caractéristiques, ne pas comparer ce style au style celtique. On sait que l'art importé par les envahisseurs venus du Nord a laissé beaucoup de souvenirs par toute la Péninsule, et surtout des bijoux et toutes sortes d'objets métalliques. Mais pourquoi les indigènes ont-ils si peu tiré parti, pour leur industrie particulière, de cette décoration originale qui dut pourtant les frapper? A peine ose-t-on dire que peut-être le géométrique de la céramique ibère s'intéressa à celui des Celtes, mais rien ne me semble autoriser jusqu'à présent l'historien à parler d'un art ou d'une industrie celtibérique. Serait-ce que le style celtique, abstrait et froid, si loin de la nature et de la vie, ne pouvait charmer les races ardentes de l'Ibérie, bien plus aisément séduites, par affinité d'instinct et de goût, aux inventions variées et pittoresques des dessinateurs d'Orient?

\*  
\*\*

M. Bonsor écrivait en 1897 : « Des recherches faites dans le champ de foire de Carmona avaient amené, quelques années auparavant, la découverte d'un groupe de tombes romaines. Je les fis ouvrir pour y voir une peinture murale que l'une d'elles renfermait et que je désirais copier. Cette peinture représentait un banquet funèbre; on y voyait les convives couronnés de feuillage, à demi étendus sur le *triclinium*, buvant dans des rhytons; un serviteur se présente, à droite, avec deux plats de figues; à gauche, un nouveau convive s'avance, un bâton couvert de verdure d'une main et tenant une couronne de l'autre... L'impression que je ressentis en entrant dans cette chambre funéraire aux parois couvertes de peintures me décida à consacrer la plus grande partie de mon temps aux recherches archéologiques. C'est alors que je proposai à mon ami M. Fernandez, de Carmona, de nous associer pour l'achat des terrains de la nécropole romaine voisine, terrains que nous explorons depuis lors. »

J'eus, en 1904, l'heureuse fortune de visiter M. Bonsor à Carmona, et les jours où je fus son hôte ami en l'originale

maison du Musée restent à ma mémoire parmi les plus ensoleillés de mes voyages andalous. Seul l'artiste qui plus tard sut acquérir et habiter la merveilleuse ruine seigneuriale de Mairena de l'Alcor, et posséder au vrai ce château en Espagne que tant d'autres ont vainement rêvé, que dis-je, ce château fort; seul le peintre épris de toutes les poésies de la terre bétique, poésie des souvenirs et poésie des réalités vivantes, pouvait concevoir et construire, en pleine cité des morts, la demeure, à la fois mélancolique et riante, où tout l'art du passé s'unit harmonieusement à tout l'art moderne, où les heures coulent sereines, entre les molles nonchalances que veut le climat endormeur et les joies douces des études préférées.

C'est, au sortir du faubourg qui prolonge la ville en places et rues claires et silencieuses, à l'angle arrondi du chemin du *Quemadero* et de la *vereda* du *Carmen*, au bord d'une antique voie romaine, et dominant le champ des Oliviers et le champ des Carrières, au cœur même de la nécropole, une élégante et simple habitation. Le confort britannique s'y éclaire et s'égaie dans la chaude lumière andalouse, et près du sobre logis du maître où règnent les raffinements du progrès, les collections d'antiquités reposent dans de vastes salons dignes d'elles, en bel ordre luxueux. Les fondateurs du Musée les soignent et les surveillent avec tendresse, et c'est un charme d'entendre de la bouche même de ceux qui les ont ressuscités, l'histoire de chaque objet précieux ou rare.

Autour du Musée, la nécropole s'est transformée en un verdoyant jardin; des allées bordées de fleurs se déroulent d'une entrée à l'autre des cryptes funéraires, et si parfois remontent des sombres bords ceux qui trouvèrent ici leur avant-dernière demeure, ne sentent-ils pas encore, errant en ce verger où le soleil ardent se tamise en gouttes d'or, la voluptueuse douceur élysienne?

Pour l'antiquaire explorateur de sites abandonnés et de villes détruites, que poursuivent dans ses courses chercheuses les images de désolation et de ruine, à qui la mort n'apparaît, dans les cimetières fouillés, que sous les espèces de tombes

éventrées et profanées, d'ossements dispersés, de cendres et d'objets brisés en poussière, quelle impression inattendue de beauté calme et de recueillement! Et quelle promenade sereine dans ce champ de repos où rien de brutal n'offusque les yeux, rien de cruel ne blesse le cœur, où flotte seulement, en une paix souriante, le souvenir lointain et grave des aïeux!

Cà et là, surtout au *Campo de Manta*, étaient dispersées des sépultures de pauvres gens. C'étaient d'humbles urnes contenant les os calcinés et les cendres des corps brûlés au bûcher banal et déposés sous une mince couche de terre. « Ainsi, » disait M. Fernandez à M. Juan de Dios de la Rada, « la larme de douleur de la mère arrivait plus vite à rafraîchir les os incinérés de son fils chéri! »

Mais, à côté de ces « champs esquilins », ce qui donne à la nécropole romaine de Carmona son originalité précieuse, ce sont les tombes de famille creusées à grands frais dans le roc, dont la fouille et l'étude savante nous ont révélé les rites funéraires et tout l'art avec l'industrie de Carmona romanisée.

Sous quelques motillas du Champ des Carrières et de ses alentours, quelques fosses, depuis longtemps violées et pillées, conservent le souvenir incomplet de sépultures antéromaines; mais c'est de l'époque romaine que datent certainement les principaux hypogées. Si quelques tombeaux, où se constate la pratique de l'inhumation, peuvent nous faire reculer jusqu'à la période républicaine, le plus grand nombre, où s'abritaient des urnes funéraires, nous fait descendre à l'époque impériale.

Du premier type, la principale crypte est celle de Postumius. Une cour, où l'on descendait par un escalier latéral à cinq mètres de profondeur, précédait le caveau sépulcral qu'un peintre, C. Silva(nus) — il a signé son œuvre — a décoré de fleurs, de dauphins et d'oiseaux. Une fosse oblongue, depuis longtemps violée, par malheur, avait reçu le corps, dont il ne restait que quelques ossements. Plus tard, on tailla sept niches dans les parois, pour y déposer des urnes cinéraires et quatre niches encore furent creusées dans le sol de la cour. Mais ce qu'il y a de plus notable, c'est justement cette cour-vestibule où reste ménagé, dans un angle, le bloc qui servit

d'autel aux sacrifices, où encore, dans un canal latéral rempli de terre, avaient été cachés de beaux vases de verre.

Les tombeaux à incinération sont d'ordinaire de plan assez simple. Le fond d'un puits quadrangulaire, où parfois on descend par des marches, parfois au moyen de trous percés dans les parois, communique avec une petite chambre à plafond plat ou voûtée. Dans des niches symétriquement creusées autour de la chambre, toujours en nombre assez restreint, étaient disposées les urnes; une sorte de banc, où se plaçaient les offrandes et quelquefois aussi des urnes qui n'avaient pu trouver place dans les niches, régnait tout le long des parois. Telle fut la tombe du *Banquet Funèbre*, que M. Bonsor nous décrivait tout à l'heure; telle est la tombe des *Sept Niches*, telle aussi la tombe de la *Colombe*, la plus intéressante, car la voûte en est décorée d'une naïve et maladroite, et pourtant gracieuse peinture à la détrempe: des rinceaux d'olivier à fruits rouges, entremêlés d'oiseaux multicolores, et, au centre, se détachant sur un fond rouge encadré de vert, un oiseau blanc, quelque vague colombe. Dans les murs, où sont simulés des panneaux de couleur, s'enfoncent onze niches soulignées de cartouches à inscription. Mais les noms des hôtes funèbres ont disparu, s'ils ont jamais été écrits.

Si l'on pouvait voir dans toute leur fraîcheur les peintures dont on relève à peine les traces sur l'enduit de stuc, la tombe aux *Trois Portes* serait plus intéressante encore à étudier, car elle a trois caveaux au lieu d'un, très régulièrement disposés en croix autour d'un petit couloir, chacun ayant sept niches très semblables. On y accédait par un escalier de cinq marches. Seule la tombe aux *Colonnes* peut lui être comparée pour la richesse et la réelle beauté architecturale du plan. Le caveau est une vraie salle hypostyle, de forme presque carrée. On accède par un petit escalier à un étroit couloir qui débouche à l'angle gauche de l'hypogée. A chacun des quatre coins s'enfonce une niche à une ou à trois places, que flanquent trois niches accessoires moins profondes. Tandis que dans la paroi de la porte s'ouvre un petit caveau accessoire, au milieu des trois autres se découpent des niches semi-circulaires à

deux cases qui semblent de petites exèdres. Les prétendues colonnes sont de gros piliers carrés; taillés dans la masse rocheuse, qui soutenaient une petite voûte en coupole aujourd'hui complètement effondrée. La crypte est étroite et basse, mais en ses dimensions restreintes, avec ses supports trapus et robustes, elle laisse l'impression juste de force et de mystère qu'on demande aux chapelles souterraines.

Ces chambres et ces niches rappellent évidemment les colombaria d'Italie. M. de la Rada, qui les a décrites, leur donne assez souvent ce nom expressif. Mais la disposition est tout autre de ces caveaux exigus et sombres, de ces niches peu nombreuses, rarement creusées en rangs superposés, et de ces nids véritables qui ont valu leur nom aux colombiers funéraires. Dans la nécropole de Carmona, d'ailleurs, l'imitation des coutumes romaines est bien moins précise que le souvenir des rites orientaux. « Les tombes de famille de Carmona, » a dit justement M. Bonsor, « semblent avoir conservé tout le caractère des tombes phéniciennes de Sidon, de Malte et de Sardaigne. » L'idée orientale de cacher la dépouille mortelle au fond d'une crypte à peine accessible par un puits bien dissimulé n'est pas romaine et ne semble pas ibérique; elle vient d'Orient; elle fut chère aux Phéniciens. Les habitants de Carmona ont heureusement combiné les rites nouveaux empruntés aux conquérants venus de Rome avec ceux que déjà ils tenaient en partie des colons venus de Tyr et de Carthage.

Les morts, dont les cendres reçurent asile dans ces hypogées assez modestes en somme, furent consumés au bûcher commun, à l'*ustrinum* public dont l'emplacement n'a pas été retrouvé, peut-être parce qu'il était éloigné du cimetière. Mais les riches, qui jusque dans la mort gardaient honneurs et privilèges, étaient brûlés tout auprès de la crypte même de leur famille, dans une cour ou vestibule découvert qui la précédait.

Nombre de tombes de Carmona sont disposées pour cette cérémonie funèbre. Ce sont les plus belles et les plus curieuses. Parfois l'aménagement est assez simple; c'est le cas de la tombe de l'*Ustrinum*. Par un puits profond de 2<sup>m</sup>50, on descendait à la mode ordinaire jusqu'à l'entrée de la chambre sépul-

crable, et jusqu'à l'entrée plus étroite d'une fosse parallèle à cette chambre. C'est la fosse du bûcher. Elle a 1 mètre de long, 90 centimètres de large et 2 mètres de profondeur. Au fond, court un rebord large de 20 centimètres, haut de 55, destiné à appuyer les bois de façon à laisser par dessous une assez épaisse couche d'air. Les parois, toutes noircies par la fumée, portent les traces d'un long et fréquent usage.

L'ustrinum a pris souvent plus d'importance. L'hypogée de *Prepousa* n'a guère plus de 2 mètres de côté; six niches seulement s'ouvrent dans ses parois; mais elle est précédée d'un patio carré de 4<sup>m</sup> 50 de côté, où se creuse une fosse longue de plus de 3 mètres. Là, dans un angle, s'élève un autel de pierre; une porte ouvre sur une rue voisine. Partout, sur le sol, subsistent des traces de feu.

Un troisième type de monument est plus compliqué et plus original encore. Il vaut la peine de décrire deux des plus remarquables de cette série, le *Colombarium et Triclinium*, comme l'ont désigné les fouilleurs, et surtout la tombe de l'*Éléphant*.

La première se compose d'un enclos à peu près rectangulaire, creusé dans le roc. On y descend par un escalier de quelques marches dans un patio à ciel ouvert où se voit un autel de pierre, et, dans un angle, un puits profond de 25<sup>m</sup> 60 et flanqué d'une auge de déversement. En arrière du patio, sur lequel elle s'ouvre largement, se place la chambre funéraire, primitivement couverte; sur les parois se développent deux rangs superposés de niches. Mais, ce qui frappe surtout, c'est que l'intérieur de la salle est disposé en un véritable triclinium taillé en plein roc, surhaussé au-dessus du sol. Les trois lits, disposés selon la formule classique, sont exactement parallèles aux murs garnis de niches, et encadrent la table. Trois marches permettent de monter de la cour au *lectus imus*, et, détail significatif, entre la table et les lits est creusée une petite rigole qui servait sans doute à l'écoulement du liquide des libations, car il est certain que cette véritable salle à manger était destinée à des banquets funèbres, dont l'importance apparaît exceptionnelle à Carmona. Tout était prévu dans cet édifice de plan inattendu pour qu'on y pût célébrer tous les rites du festin, et

près du puits où se recueillait l'eau pure, on voit la cuisine où se préparaient les gâteaux funéraires.

La tombe de l'Éléphant tire son nom d'un éléphant de pierre que l'on y retrouva précipité au fond d'un puits. Voici, d'après M. Bonsor, les traits saillants de cet ensemble unique :

« On descend [au triclinium de l'Éléphant] par un escalier au bas duquel on trouve, à droite, la grande niche où se plaçaient les statuettes des Lares, et devant laquelle devait nécessairement passer toute personne qui entrait.

» Un chemin mesurant 1<sup>m</sup>85 de largeur, de niveau inférieur aux côtés, traverse la cour dans sa longueur. A droite de ce passage, en entrant, s'élève un *triclinium* qui devait servir aux repas funèbres pendant l'hiver; il est exposé au soleil; de l'autre côté, on aperçoit le *triclinium* d'été, à l'ombre du mur de l'enclos. Pour les temps froids et pluvieux il y avait un troisième *triclinium*, au bout du passage, dans une chambre creusée entièrement dans le roc et éclairée par une espèce de lucarne au-dessus de l'entrée.

» Le mieux conservé de ces trois *triclinia* est celui d'été, du côté sud de la cour. La table, ainsi que les trois couches inclinées, sont massives, taillées dans le sol du rocher et recouvertes de stuc. Cette table mesure 1<sup>m</sup>26 de longueur et 0<sup>m</sup>60 de largeur; sur trois de ses côtés se trouve un petit canal qui sépare la table de la couche, et dans lequel les convives, sans avoir à bouger de place, pouvaient verser leurs libations. Ce petit canal... a environ 0<sup>m</sup>15 de largeur et 0<sup>m</sup>20 de profondeur. On devait le vider après chaque repas et en verser le contenu sur le sol de la chambre funéraire ou sur les urnes mêmes. Plusieurs de ces chambres présentent, à cet effet, une petite cavité au milieu du sol...

» Une toiture en treillis couvrait probablement le *triclinium* d'été de l'Éléphant; celle-ci était soutenue par des colonnes de pierre dont la base existe encore. La vigne ou les plantes grimpantes qui s'étendaient sur ce treillage auraient été plantées dans un long fossé, creusé dans le roc, en dehors de l'alignement des colonnes et qu'on retrouva plein de terre végétale.

» Au-dessus d'un bain attenant au *triclinium* d'été, on aperçoit, dans une grande niche ouverte dans la paroi de la cour, une figure humaine sculptée en haut relief, de grandeur naturelle. Elle est assise, vêtue d'une robe à grands plis, et tient un vase de la main droite à la hauteur de la poitrine. La tête manque malheureusement, et l'action du bras gauche n'est plus reconnaissable. Cette figure serait une réminiscence de l'époque punique; elle nous rappelle des stèles trouvées à Carthage, que le R. P. Delattre fait remonter aux derniers temps de la période punique ou au début de l'occupation romaine en Afrique.

» Quelques mètres plus loin, du même côté de la cour, se trouve une autre niche, plus profonde, qui couvre l'orifice d'un puits. Un conduit creusé dans la paroi met en communication les deux niches : on y versait l'eau tirée du puits; elle allait sortir au bas même de la mystérieuse figure assise, et coulait dans le bain.

» Outre ces deux niches et l'entrée du *triclinium* souterrain, on voit, autour de la cour, plusieurs autres ouvertures donnant accès dans diverses petites chambres toutes creusées dans le roc. Celles-ci sont au nombre de quatre; on devine assez facilement à quel usage elles étaient destinées. Il y a d'abord la cuisine, dont la voûte est trouée en guise de cheminée, avec sa table et son banc massifs; le vestiaire, où l'on gardait les habillements; l'office, dans lequel on enfermait les vases et autres ustensiles du service des *triclinia*, et enfin la tombe proprement dite, avec ses six petites niches pour y déposer les urnes cinéraires. »

Triclinium d'été, triclinium d'hiver, triclinium à l'abri du froid et de la pluie, cuisine, office, vestiaire, sans parler du bain attenant au triclinium d'été, voilà toute une installation que la décoration sculptée, à défaut de la peinture effacée, révèle d'ailleurs somptueuse, dont je ne crois pas qu'il subsiste autre part un exemple, et dont la visite vaut à elle seule le voyage de Carmona.

Cependant il y a mieux encore, et tout récemment M. Fernandez, continuant avec un succès constant l'exploration du champ des Carrières, ou plutôt les très antiques carrières

abandonnées qui occupent une partie de la nécropole, a fait une belle découverte.

Peut-on vraiment appeler *monument monolithe*, comme le voudrait l'habile explorateur, une salle à coupole ovoïde flanquée de trois chambres irrégulières, que l'on a taillées hardiment dans la masse rocheuse? Doit-on reconnaître dans cet ensemble, de plan assez étrange, un *temple phénicien destiné à des sacrifices*, ou tout au moins faut-il admettre que *cet intéressant monument souterrain est un reflet fidèle de la civilisation préhellénique*? Je suis plus porté à croire que cet hypogée n'est qu'un nouveau panthéon de famille, conçu par un architecte indépendant et original. Si l'on n'y a plus trouvé d'urnes funéraires, ni les restes du mobilier habituel des autres tombes, c'est qu'il n'a pas cessé, au cours des siècles, d'être visité et diversement utilisé. Les couches successives de terre qu'en a retirées M. Fernandez contenaient des tessons de céramique antique indigène et de céramique romaine, des débris de marbre, une grande quantité d'os d'animaux, et aussi des monnaies modernes en quantité, dont beaucoup du règne de D. Pedro I de Castille. Surtout il y a lieu de faire état de la décoration polychrome, qui, tout altérée qu'elle soit, n'en paraît pas moins analogue à celle des autres hypogées, et principalement de deux statues de marbre, une matrone — plutôt qu'une vestale — sévèrement drapée et d'exécution assez élégante, et un très médiocre enfant nu. Ces œuvres, de style romain en ce qu'il a de banal et de courant, ont servi sans doute à décorer l'entrée, ou, pour mieux dire, le vestibule des salles funéraires. Enfin la fouille récemment terminée de l'édifice a déblayé un patio intérieur quadrangulaire attenant à la galerie d'accès. Les côtés en sont formés par un portique à colonnes corinthiennes non plus monolithes, mais à tambours cannelés. Au centre se voit un triclinium taillé dans la masse du roc.

Mais, même si ce n'est là qu'une crypte d'époque romaine, que sa destination ne distingue point des autres, la structure en est d'un intérêt très neuf, car la coupole, de figure ogivale, est taillée de telle sorte qu'elle semble reposer directement par

terre, et soutenue par de vigoureuses nervures très épaisses et très saillantes qui jaillissent elles-mêmes du sol comme d'inébranlables arcs-boutants. Je ne crois pas qu'une disposition semblable ait été remarquée encore, même dans un édifice construit à l'air libre avec des matériaux assemblés. A plus forte raison est-elle étrange et surprenante dans une crypte creusée en grotte, où de tels contreforts sont absolument inutiles; on ne peut songer qu'à une imitation pittoresque d'un monument jusqu'à présent inconnu, qu'à la reproduction illogique et fantaisiste de formes architecturales ailleurs mieux employées. Mais, cela dit, on admire l'impression de force et de mystère qui résulte de cette combinaison inattendue, et l'on ressent assurément, sous cette voûte puissante et sombre, un émoi religieux.

Quelle que soit la disposition des tombes, et pour si variés que soient les objets qu'on y a recueillis, tous ces objets sont d'époque romaine. Les cendres et les restes des os mal consumés étaient enfermés tantôt dans des coffrets de pierre, à forme de très humbles sarcophages, où l'on inscrivait simplement le nom du mort et quelquefois son âge, tantôt, mais plus rarement, dans des urnes d'argile ou de verre; mais alors, pour les protéger, on les enfermait dans une boîte de plomb. Par exception, les petits enfants très jeunes étaient ensevelis dans une amphore « ouverte dans sa longueur, » dit M. Bonsor, « et qui était enfouie en pleine terre, dans le voisinage de la tombe ». Un peu plus grands, les corps d'enfants à qui leur âge ne permettait pas encore de participer aux rites crématoires, étaient tout simplement déposés « dans des cavités creusées à cette intention dans le banc massif de la tombe, ou dans une petite chambre attenante. Celles-ci étaient remplies de terre et recouvertes de dalles ».

A côté des coffres ou des urnes, dans les niches funéraires, sur les bancs qui longeaient les parois des hypogées, dans les puits, dans la terre des patios, comme dans les fosses à incinération, les vases divers, de terre cuite et de verre, les objets métalliques se sont rencontrés en abondance, malgré le pillage ancien des tombes. Ce sont de jolis vases rouges, dits sagon-

tins, des fioles à parfum, des bols et patères à libations, très communs, en terre jaune, ou plus riches, peints de bandes rouges et blanches, des lampes d'argile plus ou moins ornées. Ce sont des miroirs de bronze argenté, ronds ou carrés, avec ou sans manche, mais tous, par malheur, sans dessins gravés ni reliefs ; quelques monnaies impériales, de Tibère, de Claude, de Vespasien, Constance et Valentinien, et des monnaies de villes, Colonia Patricia, Gades, Italica, Emerita. Ce sont des colliers de perles en pâte de verre ou en ambre.

Rien de tout ce mobilier n'a grande valeur d'art. Ce ne sont pas non plus des œuvres belles, cette figure d'applique en bronze qu'il n'est peut-être pas très juste d'appeler Bacchante endormie, et qui me semble, en son attitude raide et banale, en sa médiocre anatomie, la maladroite imitation locale de quelque Ariane grecque ou romaine. Non plus ce *lloron*, ce petit pleureur de pierre, dont le sujet est intéressant, dont le style est barbare, ou cette femme, si mutilée par malheur, sculptée en haut relief dans la paroi du patio de l'Éléphant, et qui paraît à M. Bonsor une réminiscence punique. Seul l'éléphant a un peu de mérite, malgré la lourdeur de sa masse trop confuse, et certains traits de nature, comme ses grandes oreilles, signe distinctif de sa race africaine, témoignent quelque effort d'observation et de goût. Je ne parle pas des statues trouvées dans l'hypogée de M. Fernandez, car elles ne sortent pas de la médiocrité banale des sculptures d'exportation romaine. Cependant on peut regarder avec plaisir, au Musée, une tête de jeune femme en marbre, que M. Bonsor et son ami ont recueillie, bien qu'elle ne provînt pas de la nécropole, et dont la simplicité grave aussi bien que le type et l'habile technique font un morceau de choix ; c'est un portrait sans doute, et un excellent portrait.

En somme, l'art et l'industrie de Carmona romaine nous apparaissent médiocres. Les découvertes de la nécropole n'en sont pas moins admirables, évocatrices des rites et coutumes funéraires de la Bétique, comme les fouilles des motillas ont évoqué les successives civilisations préromaines.

A parcourir la chaîne vallonnée des Alcores, à suivre le labyrinthe des allées qui ondulent autour des tombes du Campo de los Olivos ou du Campo de las Canteras, autant que les yeux sont charmés des tableaux proches et des radieux horizons, l'esprit s'émeut au souvenir des hommes qui là vécurent aux champs leur vie rude de paysans, ou à la ville leur vie riche de bourgeois ou de marchands, dont les cendres ou les corps reposèrent sous les tertres rustiques ou dans les cryptes de famille, dont les ombres furent honorées de sacrifices propitiatoires sur la roche sanglante de l'Acébuchal, ou de riches banquets dans les triclinia de Carmona.

Grâce à MM. Bonsor et Fernandez, qui ont retrouvé et déblayé leurs demeures souterraines, ces morts revivent d'une vie désormais immortelle, celle que donnent la science et l'histoire.

Je les voyais renaître, images nettes et précises, tandis que mon hôte, en érudit cicérone enthousiaste, me guidait par les cryptes fraîches dont il connaît tous les recoins, dont il a sondé tous les secrets.

Et je sentais aussi flotter tout près de moi dans l'ombre bleue le fantôme de Postumius et de Silvanus, le fantôme de Prépousa et de Cyparé, les jeunes femmes aux doux noms grecs, tous les défunts familiers de la nécropole, au cours de cette nuit délicieuse dont la douceur enchante encore ma mémoire. C'était sur la terrasse du Musée, aménagée en belvédère. Aux doctes entretiens succédait la songerie muette. Par milliers et milliers les étoiles d'or clouaient sur nos têtes les voiles de l'azur profond et pur. A l'extrême horizon de l'ouest, aux derniers bords de la vega transparente, comme un faible rayonnement d'aurore naissante reflétait au ciel l'illumination électrique de Séville; autour de nous la nécropole dormait; à nos pieds serpentait le dédale des sentiers clairs, que les puits des hypogées trouaient de taches sombres. Les parfums de la nuit s'exaltaient dans le mystère du silence, et la poésie des tombes montait sans tristesse à nos rêves dans l'âme odorante des roses...

PIERRE PARIS.

---

BORDEAUX. — IMPR. G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.

---

## COLLABORATEURS

**MM. A. Aguilar; E. Albertini; R. Altamira**, professeur à l'Université d'Oviedo; **J. de Apraiz**, directeur de l'Instituto de Alava; **M. R. de Berlanga; P. Besques; P. Boissonnade**, professeur d'histoire à l'Université de Poitiers; **G. Bonsor; L. Bordes**, professeur au Lycée d'Agen; **E. Bourciez**, professeur de langues et littératures du Sud-Ouest de la France à l'Université de Bordeaux; **E. Bouvy**, bibliothécaire et chargé d'un cours de langue et littérature italiennes à l'Université de Bordeaux; **J.-A. Brutails**, archiviste de la Gironde et chargé d'un cours de paléographie à l'Université de Bordeaux; **Calmette**, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon; **E. Castelot; Cazac**, proviseur du Lycée de Bayonne; **V. Chapot; R. J. Cuervo; H. de Curzon; G. Daumet; † Fr. Despagne; H. Dessau**, professeur à l'Université de Berlin; **Ch. Dubois; L. Dubois**, professeur d'espagnol au Lycée de Toulouse; **J. Ducamin**, ancien professeur au Lycée de Mont-de-Marsan; **A. Dufourcq**, chargé du cours de sciences auxiliaires de l'histoire à l'Université de Bordeaux; **A. Engel**, ancien membre de l'École française d'Athènes; **M<sup>me</sup> M. Goyri de Menéndez Pidal; MM. R. Gómez Sánchez; Grißwold Morley; † E. Hübner; P. Ibarra; P. Imbart de La Tour**, professeur d'histoire du Moyen-Age à l'Université de Bordeaux; **A. Jeanroy**, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse; **C. Jullian**, professeur au Collège de France; **Johannes Jungfer**, professeur à Berlin; **H. de La Ville de Mirmont**, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux; **G. Le Gentil; H. Léon; H. Léonardon**, directeur adjoint de la Bibliothèque de Versailles; **M. Marion**, professeur à l'Université de Bordeaux; **J. Marquet de Vasselot; E. Martinenche**, maître de conférences à la Sorbonne; **E. Mele; R. Menéndez Pidal**, professeur à l'Université de Madrid; **H. Mérimée**, maître de conférences à l'Université de Montpellier; **A. Mesquita de Figueiredo; M<sup>me</sup> Carolina Michaelis de Vasconcellos; MM. J. Moraleda Esteban; J.-B. Morleix; E. Muret**, professeur à l'Université de Genève; **E.-J. Navarro; V. Paredes Guillen; A. Paz y Melia**, directeur du département des manuscrits à la Biblioteca nacional de Madrid; **P. Perdrizet**, maître de conférences à l'Université de Nancy; **Cristóbal Pérez Pastor; E. Piñeyro; C. Pitollet; P. Quintero**, professeur à l'École des Beaux-Arts de Málaga; **J. Saroïhandy; F. Sauvairé-Jourdan**, professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux; **P. Serrano Gómez; M. Serrano y Sanz**, professeur à l'Université de Saragosse; **Fr. Simón y Nieto; F. Strowski**, professeur à l'Université de Bordeaux; **B. de Tannenberg; Ant. Thomas**, professeur à la Sorbonne; **L. Tramoyeres Blasco; E. Walberg**, professeur à l'Université de Lund; **† Rev. Wentworth Webster**.

*Este Boletín sale trimestralmente (á principios de febrero, mayo, julio y noviembre). — Centros de suscripción. BORDEAUX: Feret, cours de l'Intendance, 15; TOULOUSE: Éd. Privat, rue des Arts, 14; PARIS: A. Fontemoing, rue Le Goff, 4; MADRID: M. Murillo, Alcalá, 7. — Precios de suscripción: 10 francos año (Francia y España); 12 francos para los demás países de la Unión postal; números sueltos, 3 francos.*

*Los Suscriptores de España pueden hacer el pago por medio de libranza del Giro mutuo á nombre del Sr. MURILLO, Alcalá, 7, Madrid.*

# Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

---

## QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX.

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

---

### I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

#### ABONNEMENTS

France . . . . .	F.	10 »
Union postale . . . . .		12 »
Un fascicule séparé . . . . .		3 »

---

### II. BULLETIN HISPANIQUE

#### ABONNEMENTS

Espagne et France . . . . .	F.	10 »
Union postale . . . . .		12 »
Un fascicule séparé . . . . .		3 »

---

### III. BULLETIN ITALIEN

#### ABONNEMENTS

France et Italie . . . . .	F.	10 »
Union postale . . . . .		12 »
Un fascicule séparé . . . . .		3 »

---

*Le montant des abonnements doit être adressé à MM. FERET et FILS,  
15, cours de l'Intendance, Bordeaux.*